N° 38 SAMEDI 7 MAI 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

GAZETTE

DES SAINT-SIMONIENS,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue MONSIGNY, n° 6, près le passage Choiseul ;
Et chez ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but :
l'amélioration morale, intellectuelle et physique
de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité ; à chaque capacité selon ses œuvres.

ENSEIGNEMENT CENTRAL (1).

SOMMAIRE.

Alliance de la religion et de la politique dans la doctrine Saint-Simonienne. — Promesses faites par les religions du passé. — Promesses de la nouvelle religion. — Tableau de la société actuelle. — Antagonisme entre les nations. — Entre les nations et leurs chefs. — Entre les différentes classes de la société : propriétaires et prolétaires. — Entre les deux sexes. — A l'intérieur des familles. — Dans les relations individuelles. — Dans le cœur même de chaque individu. — Impuissance des doctrines catholiques et libérales pour terminer cette crise. — Elle ne peut l'être que par l'établissement d'une religion nouvelle.

MESSIEURS,

Lorsque pour la première fois vous avez entendu donner le nom de *religion* à la doctrine Saint-Simonienne, préoccupés, et vous devez l'être, par le souvenir du christianisme, qui se présente naturellement aujourd'hui comme le type de toute religion, mais dont les solutions mystiques ne satisfont plus ni le sentiment, ni la raison, ni les besoins matériels, vous avez dû vous attendre à quelques méditations étrangères aux intérêts de l'homme sur la terre.

Et cependant, d'un autre côté, vous ne pouviez vous empêcher d'aimer cette politique Saint-Simonienne, si profondément empreinte de philanthropie, si jalouse d'assurer le bien-être des sociétés.

Partagés entre ces deux impressions contradictoires, vous vous êtes demandés sans doute, avec incertitude, si la doctrine Saint-Simonienne est véritablement une religion, et quel lien peut unir deux objets en apparence si divers : la *religion* et la *politique*.

Si vous l'avez fait, Messieurs, malgré vos antipathies

(1) Un assez grand nombre d'auditeurs nouveaux s'étant présentés, on a commencé pour eux une exposition rapide des idées fondamentales de la doctrine Saint-Simonienne. Cette exposition occupera quatre ou cinq séances.

philosophiques, vous vous êtes montrés chrétiens, chrétiens avant tout, puisque vous avez obéi à la distinction établie par le christianisme entre les intérêts spirituels et les intérêts temporels.

Cette observation va nous permettre de jeter quelque jour, à la fois, et sur la doctrine de Jésus et sur celle de Saint-Simon, en les comparant l'une à l'autre.

On peut dire, Messieurs, que toute religion est une politique, en ce sens que toute religion prescrit à l'homme des devoirs sur la terre ; ces devoirs sont toujours en rapport avec la notion qu'il se forme de la Divinité. C'est ce qu'il nous est facile de vérifier, par exemple, à l'égard du christianisme. Le Dieu des chrétiens étant un pur esprit, régnant dans les cieux; la matière, au contraire, étant le domaine affecté particulièrement au démon, le chrétien a dû considérer son séjour sur la terre comme un châtiment de ses fautes, accomplir les travaux matériels seulement à titre d'expiation, et fuir les jouissances du même ordre qui le mettaient en contact avec Satan. Il lui a été ordonné de se détacher du monde autant que possible, afin de se rapprocher sans cesse de Dieu *par la pensée*. Ainsi l'inaction et la contemplation, voilà, à proprement parler, la politique chrétienne, si l'on peut donner ce nom à des prescriptions essentiellement négatives. Si, par une heureuse et nécessaire inconséquence, le catholicisme, tout en protestant de son dédain pour les intérêts temporels, n'a pas laissé que de s'en occuper, et beaucoup, c'est en s'écartant de l'utopie évangélique, dont il a réalisé d'ailleurs tout ce qui était réalisable.

Ceci, Messieurs, nous amène à une conclusion que déjà vous pouvez prévoir. Si la religion chrétienne, en reconnaissant un Dieu *immatériel* et *en dehors du monde*, n'a pu prescrire *dans le monde* et *relativement à la matière* qu'une politique d'*inaction*, il faut bien admettre qu'une religion qui verrait Dieu dans le monde lui-même, animé d'une vie propre, et la matière universelle comme un de ses aspects, sacré autant que l'esprit, qu'une telle religion, disons-nous, devrait établir sur la terre une politique d'*action*, et imprimer aux travaux et aux jouissances de l'ordre matériel, en même temps qu'à ceux de l'esprit et du cœur, un caractère de sainteté.

Messieurs, je viens de vous dire ce que c'est que la religion Saint-Simonienne ; et maintenant vous pouvez comprendre comment ces deux mots, religion et politique, qui semblent s'exclure mutuellement, d'après les habitudes chrétiennes, sont pour nous au contraire étroitement unis.

Si donc le christianisme est chaque jour plus abandonné par la société, ce n'est point parce que le christianisme est une religion, c'est parce que cette religion prescrit à l'homme une politique qui n'est plus en harmonie avec ses besoins moraux, intellectuels et matériels. La religion qui pourra satisfaire à ces exigences sera saluée par les acclamations de l'humanité, et pratiquée par elle avec amour.

Reproduisons la même idée sous une autre forme, peut-être plus sensible encore.

Toute religion est une promesse d'avenir faite au nom de Dieu, un but assigné à l'homme en récompense de ses efforts ; but qu'il aime, qu'il désire atteindre, et pour lequel il s'associe à ses semblables. Les dieux du paganisme avaient promis à Rome la conquête du monde, et les Romains, religieusement unis, marchèrent comme un seul homme à l'accomplissement de cette grande promesse. — Jehova avait promis aux Hébreux une terre favorisée, et les Hébreux s'avancèrent vers elle religieusement unis en une colonne sacrée ; Jehova leur avait aussi promis de multiplier leur race comme les étoiles du ciel, et de faire naître de son sein les chefs des nations; et les Juifs, dispersés sur toute la surface du globe, en butte aux dédains et à l'oppression, ont encore un lien religieux dans la promesse du Messie. — Enfin le Dieu des chrétiens leur avait promis d'étendre sur l'universalité des hommes l'empire de la fraternité spirituelle dont les cieux devaient voir la complète réalisation; et les chrétiens allèrent propageant leur foi dans toutes les parties du monde pour y chercher de nouveaux frères.

Ces différentes promesses ont tour à tour excité l'enthousiasme des hommes, et les hommes se sont associés pour les accomplir. Mais aujourd'hui, ni la conquête guerrière du globe, ni la terre de promission, ni la suprématie d'une race choisie, ne sauraient être l'objet de leurs vœux. Serait-ce donc cette fraternité purement spirituelle, ou ce bonheur mystique d'une éternelle contemplation, espérés par le chrétien dans une autre vie? Non; l'homme ne peut plus consentir à voir dans la terre qu'il habite une vallée de misère : il la chérit, il se sent appelé à la transformer et à l'embellir pour l'approprier à ses besoins et à ses jouissances. Non, aucune de ces promesses n'a pouvoir aujourd'hui d'associer, de *relier* les hommes ; aucune d'elles, en un mot, n'est plus douée de la puissance *religieuse*.

Quelle est donc, nous demanderez-vous à présent, quelle est donc la promesse de Saint-Simon, celle qui doit faire converger vers un même but toutes les sympathies humaines? Il faut qu'elle satisfasse à la fois et aux besoins spirituels favorisés par le christianisme, et aux besoins matériels développés en dehors de lui.

Elle remplira cette double condition.

Saint-Simon a enseigné à l'homme que sa carrière de progrès n'a point de terme, et que sa vie actuelle est une phase de celle qui a toujours été, et doit durer toujours: il a enseigné à l'humanité que le but de son perfectionnement terrestre est l'association de tous les hommes, sur la surface entière du globe, et dans tous les modes de leurs relations, la fondation, en un mot, de la *famille universelle*, où chacun sera classé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres; il a appelé les hommes à s'associer pour réaliser cet avenir, il en a indiqué le moyen : c'est en améliorant graduellement la condition morale, intellectuelle et matérielle de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Cette promesse est-elle de nature à rallier aujourd'hui les désirs, les intelligences et les forces? Oui, nous osons l'affirmer, elle a puissance religieuse; et déjà, comme les premiers citoyens de la ville du Capitole, comme les Hébreux autour de Moïse, comme les apôtres autour de leur chef, un faisceau de jeunes hommes, aimans, intelligens, actifs, s'avance vers cet avenir, religieusement

uni, et plein de la confiance que l'humanité marchera sur sa trace.

Dira-t-on, Messieurs, en comparant le présent au passé, que le but annoncé par SAINT-SIMON est déjà atteint ou près de l'être dans la société qui nous entoure? Le tableau que nous aurons tout-à-l'heure occasion de tracer de cette société attestera si elle peut être regardée comme le dernier terme de la civilisation. Dira-t-on que ce but peut être atteint par le seul développement des doctrines en circulation, soit chrétiennes soit libérales? Nous les examinerons l'une et l'autre devant vous. Nous aussi, nous avons figuré, les uns parmi les chrétiens, d'autres parmi les libéraux les plus fervens et les plus entreprenans; et de ces expériences est résulté pour nous la conviction profonde que le désordre et l'antagonisme dont le spectacle frappe de tous côtés nos yeux ne peuvent trouver un terme que dans une religion, dans une politique nouvelle.

Ce désordre, cet antagonisme, en voulez-vous des témoignages? Jetez les regards autour de vous : ils règnent dans les rapports des nations entre elles, dans ceux des nations avec leurs chefs; au sein des nations vous retrouvez l'antagonisme entre les pouvoirs politiques, entre les différentes classes de la société, entre les deux sexes, dans l'intérieur des familles, enfin dans le cœur même de chaque individu.

Bornons-nous d'abord à considérer les peuples qui marchent à la tête de la civilisation, les peuples européens. C'est parmi eux, sans doute, qu'est établi déjà au plus haut degré le lien qui doit un jour embrasser l'humanité tout entière; c'est parmi eux qu'un cri parti des bords de la Seine est répété par des voix amies sur ceux de la Meuse et de la Vistule, au milieu des Alpes et des Apennins; c'est parmi eux qu'une généreuse sympathie, triomphant des préjugés nationaux, enseigne *la Marseillaise* au matelot de Londres, au pâtre de la Suisse, la fait bégayer au lazaroni de l'Italie, au mendiant de l'Espagne, bientôt peut-être au serf moscovite. Et cependant ne voyons-nous pas ces peuples, ces peuples d'élite, renfermés encore, à bien des égards, dans le cercle étroit de la nationalité, divisés d'intérêts, disposés même quelquefois à la guerre, non plus heureusement comme des ennemis avides de carnage, mais pour se disputer certains monopoles commerciaux? Ne voyons-nous pas ceux-là même qui semblent le plus naturellement unis par une conformité de sentimens, de langage, d'habitudes, parqués entre des lignes de douanes, dont le but avoué est de favoriser la petite famille, la nation, au préjudice de la grande famille, l'Europe?

Et cette sympathie même de tous les peuples Européens, dans laquelle nous voyons le prélude de l'alliance universelle, cette sympathie ne se nourrit-elle point momentanément de l'uniformité de leur haine pour les chefs qui les gouvernent? Partout où la guerre n'a point encore éclaté, elle est imminente; partout où elle n'existe plus entre le despotisme féodal et la liberté, elle est systématisée, au sein de la liberté même, entre les diverses branches du pouvoir; — mais cette dernière considération appartient à l'examen des théories libérales; nous y reviendrons.

Si de l'antagonisme national nous portons nos regards sur celui qui sépare les différentes classes d'hommes, en serons-nous moins affligés? — La critique des philosophes et les efforts des révolutionnaires ont accompli une grande et noble tâche, celle d'abattre un clergé et une caste nobiliaire qui pesaient d'un poids immense sur la société, depuis qu'ils avaient cessé de lui donner ses savans les plus habiles et ses plus braves guerriers; la science était devenue laïque, le courage roturier; l'industrie, née parmi les vilains, avait grandi dans leurs bras; et cependant la noblesse continuait à se transmettre héréditairement une puissance et une gloire dont elle avait cessé de se montrer digne, fermant la porte à l'essor du mérite personnel. La critique des philosophes et les efforts des révolutionnaires ont détruit ces abus; mais, parmi les nations mêmes qui ont le mieux profité de leur ouvrage, n'existe-t-il plus une caste privilégiée, se transmettant héréditairement, et sans égard au mérite personnel, la richesse, à la faveur de laquelle elle possède exclusivement les moyens de développer ses sentimens et son intelligence? N'existe-t-il plus une caste de Parias, en quelque sorte, se transmettant aussi héréditairement la misère, source inépuisable d'ignorance et d'abrutissement? Dites, ces deux castes existent-elles? Mais elles ont eu soin même de se donner des noms, et nous connaissons la valeur de ces mots : *propriétaires*, *prolétaires*.

Passons rapidement en revue les élémens dont ces deux classes se composent.

La classe privilégiée est divisée en grands et petits propriétaires, grands et petits capitalistes. — Les premiers vivent dans l'abondance et entourés de tous les prestiges du luxe, sans autre soin que celui de faire percevoir par leurs gens d'affaires la portion la plus considérable et la plus nette des fruits du travail de ceux qui font valoir leurs terres ou capitaux à titre de gérans, emprunteurs ou fermiers. — Les autres vivent avec plus ou moins d'économie, donnent peut-être leurs quittances eux-mêmes, ou vont de leur personne toucher au Trésor ou à la Banque la rente de leurs fonds, rente également payée par le travailleur, puisqu'il n'y a point d'intérêt de l'argent sans travail. — Ces deux classes, qui se disputent avec acharnement le droit de représenter le peuple, tantôt par l'addition, tantôt par le dégrèvement de quelques centimes électoraux, pèsent également sur ce peuple travailleur; car c'est lui, en dernière analyse, qui paie le cens électoral pour les uns comme pour les autres; il n'y a point d'impôt qui ne soit le produit d'un travail, et celui qui ne travaille point fait évidemment payer sa contribution par autrui. Quant à l'impôt que l'on a bien voulu nommer *indirect*, il retombe encore *directement* sur le pauvre, puisque, d'une part, il permet au riche de vendre ses blés, ses bois, à un prix plus élevé, et par conséquent de hausser celui de ses fermages, puisque de l'autre il maintient ou augmente la valeur des denrées, sans que pour cela le taux des salaires soit changé. — Ajoutons que la classe qui vit ainsi du labeur des autres est seule en état d'acquérir l'instruction et la moralité nécessaires pour exercer les hautes fonctions et les professions lucratives; de sorte

que, par le fait, le privilége de la richesse héréditaire peut remplacer tous ceux que la révolution française a si glorieusement abolis.

Voilà le sort de la classe qui possède tout. Quel est maintenant celui de la classe qui ne possède rien, de la classe la plus nombreuse ?

Un travail excessif et de mauvaise nourriture, des vêtemens insuffisans et des habitations malsaines, toutes les maladies qui résultent de la misère ; telle est sa condition dans les villes et dans les pays de fabrique, condition généralement préférable encore à celle du pauvre dans les campagnes. Quant aux enfans, indispensables à leurs parens dès que leurs premières forces permettent de les mettre à l'ouvrage, ils peuvent à peine recevoir de la charité une instruction purement élémentaire. Et lors même qu'une éducation plus complète leur serait donnée, pourraient-ils donc en profiter ? pourraient-ils s'élever en raison de leurs mérites? Non. Pour acquérir il faut déjà posséder ; pour travailler productivement, il faut des instrumens de travail, dont on n'obtient la disposition qu'en consacrant à leurs possesseurs héréditaires la meilleure partie du travail même. Ainsi, sans sortir de son oisiveté, le riche voit accroître sa fortune par le travail d'autrui. Le pauvre, au contraire, dont les efforts demeurent sans fruits, n'a qu'une subsistance mal assurée, se plonge dans l'abrutissement, souvent dans le crime, que provoquent des besoins et des tentations incessamment répétées. En vain la philanthropie, charité du philosophe, bien plus impuissante encore que celle du chrétien, cicatrise quelques blessures ; le malaise augmente, une population laborieuse, que presse la misère, lève ses bras nerveux, bien que décharnés par la faim ; et la taxe des pauvres, en Angleterre, devient une rançon payée chaque jour par l'aristocratie de fortune, pour s'assurer un jour de plus le privilége de sa richesse oisive.

Que ne pouvons-nous terminer ici cette triste énumération de luttes et de désordres ! mais j'ai promis d'aller jusqu'au bout ; il faut que je vous montre l'oppression du faible par le fort dans la relation des deux sexes, comme nous venons de la constater entre les deux classes de la société.

Notre législation, profondément empreinte à la fois et de la barbarie antique et des idées chrétiennes, maintient la femme dans un état de minorité qui dure pour elle toute la vie ; l'éducation frivole ou bornée qu'elle reçoit la façonne d'avance à cette condition inférieure : en vain sa virtualité l'appelle à être mère, épouse, dans l'état ; à peine lui est-il permis d'exercer ces droits dans le cercle de la famille. Mère, elle voit s'éloigner ses enfans de ses bras aussitôt qu'ils ont dépassé le plus jeune âge ; comme si son cœur et son esprit devenaient alors impuissans pour les diriger ! Epouse, quelle est sa destinée ? Est-elle née riche, on la marchande ; et selon des convenances de rang et de fortune, sans égard aux rapports de sympathie ou d'intelligence, on la jette dans les bras d'un homme qu'elle connaît à peine, qu'elle a rencontré, peut-être, quelquefois dans les salons. Vous le savez, ce qu'on appelle un mariage disproportionné, ce n'est pas l'union de deux êtres manquant d'harmonie dans leurs conditions morales, mais bien dans leur position sociale seulement. Le mariage n'est considéré que comme une transaction commerciale, dont le but, pour les uns, est de pouvoir vivre en oisifs, pour d'autres d'acquérir des capitaux à faire valoir, des instrumens de travail. Aussi qu'arrive-t-il? les goûts, les habitudes des époux sont différens; l'éducation de la femme la rend presque toujours incapable d'assister son mari dans l'exercice de sa fonction ou de sa profession. (Il faut cependant excepter certaines professions toutes pacifiques, celles de l'industrie particulièrement, où le rôle de la femme, associée déjà aux travaux de son mari, donne l'indication de ce qu'il sera un jour dans toutes les professions devenues également pacifiques.) Mais aujourd'hui, la plupart du temps, si l'activité de la femme s'élance au-delà des soins domestiques, c'est pour chercher un remède à l'ennui dans des plaisirs qui rendent les deux époux de plus en plus étrangers l'un à l'autre.— Il y a pourtant des mariages d'inclination ; mais quel en est généralement le sort? Fruits d'une passion irritée par les obstacles et qui se fait souvent illusion elle-même, conclus avec précipitation, violence, mystère, source de rupture au sein des familles, ils placent ceux qui s'y engagent dans une position contrainte, exceptionnelle, ils les mettent pour ainsi dire hors la loi sociale ; aussi l'isolement, les privations, les reproches mutuels viennent-ils presque toujours les empoisonner.— Parlerons-nous enfin des unions dans la classe pauvre ? là il n'y a rien à marchander, on peut se choisir librement ; mais des mœurs grossières, des habitudes de brutalité, dont la créature la plus faible est toujours victime, rendent ce lien insupportable pour la plupart des femmes.

Après ce que nous venons de dire du mariage, il est presque inutile de retracer les divisions, les haines qui règnent à l'intérieur des familles. Il en est particulièrement une source intarissable ; et c'est précisément l'institution que l'on regarde comme étant le gage de leur bonne harmonie, parce qu'elle rend dépendans l'un de l'autre le sort des enfans et celui des pères. Nous voulons parler de l'héritage. Où est la famille qui n'a jamais été troublée par des débats de successions entre des frères et sœurs, des alliés et des collatéraux ? Concevez bien enfin, Messieurs, toutes les causes de désordres, d'immoralité, de crimes même, qui peuvent ressortir d'un état social où le fils se trouve placé dans de telles circonstances qu'il doive attendre son bien-être de la mort de son père, et la considérer comme un événement heureux ? d'un état social où l'on est amené, pour rehausser le prix d'une fille à marier, à faire valoir ses espérances de fortune, calculées sur le décès plus ou moins prochain de ses parens. Voilà les fruits de l'héritage sans lequel on nous répète chaque jour que l'amour paternel et l'amour filial n'auraient point d'aliment.

L'héritage? dira-t-on, plût à Dieu que tant de malheureux pussent jouir d'un pareil privilége! Eh bien ! c'est l'héritage aussi qui divise leurs familles, c'est le triste héritage du prolétaire, la misère, l'ignorance, l'abrutissement ; et pour eux encore toute forme adoucie a disparu : ce sont des querelles, des rixes violentes : combien de fils obligés de quitter la maison paternelle, où ils ne trouvent ni aisance, ni ordre, ni affection, pour aller traîner

péniblement leur vie dans les camps ou dans des travaux mal salariés!

Mais celui qui a cherché en vain de l'ordre et de l'affection dans la maison paternelle, en trouve-t-il davantage dans la société? Là règne une concurrence acharnée entre les individus de toutes professions, que nul sentiment social ne rallie, dont nulle pensée sociale ne combine les efforts. Chacun vit pour soi, chacun tire à soi, et dans cette mêlée générale, où l'on ne peut s'élever sans abaisser autrui, s'enrichir sans le ruiner, la loyauté devient duperie, la ruse est, pour ainsi dire, seule praticable.—Un savant fait-il quelque découverte: qu'il prenne soin de la cacher; des plagiaires, se parant de sa dépouille, iraient en recueillir tout l'honneur et le fruit.—Un industriel est-il en possession de quelque procédé nouveau, a-t-il trouvé quelque débouché jusqu'alors ignoré? qu'il s'environne de mystère: mille regards avides cherchent à épier les sources de sa fortune; s'il vient à se trahir, ses procédés sont imités, sa branche d'industrie est encombrée par une nuée de spéculateurs qui, se ruant les uns sur les autres et se nuisant réciproquement, ne sortent du combat que froissés, ruinés, démoralisés.—La médisance, la calomnie sont mises en usage pour enlever à un confrère sa clientelle, sa pratique, son salaire; et cela sans rougir, car on ne rougit que de ne point réussir, alors même que la honte devrait bien plutôt s'attacher au succès. En un mot: faire son chemin; voilà l'unique devise; et cette fin-là justifie tous les moyens.

Mais ces hommes qui, sans cesse en lutte les uns contre les autres, ont sans cesse besoin de toutes leurs forces, sont-ils du moins bien d'accord avec eux-mêmes? Leurs sentimens et leurs pensées forment-ils un ensemble homogène, unitaire?—Point du tout. Le devoir et l'intérêt se livrent en eux un perpétuel combat; les habitudes chrétiennes et les théories libérales n'y forment pas une opposition moins vive; enfin, comme l'a dit un de nous, chaque individu est lui-même une anarchie.

Nous venons, Messieurs, de parcourir devant vous un cercle bien affligeant; mais il fallait mettre le mal en saillie, vous le montrer dans toute sa nudité, pour vous faire sentir la nécessité du remède. Bientôt, au milieu de ce chaos, dont le spectacle a désespéré et désespère chaque jour encore tant d'ames généreuses, parce qu'elles n'entrevoient pas la pensée qui doit le débrouiller; au milieu de ce chaos, nous porterons le flambeau que Saint-Simon a mis entre nos mains; nous saurons alors le justifier et y reconnaître les nombreux élémens d'un avenir d'ordre et de bonheur.

Mais il nous reste auparavant à détromper ceux qui attribuent soit au catholicisme, soit au libéralisme, le pouvoir de terminer la crise sociale dont nous sommes témoins.

Et d'abord, nous pourrions nous borner à opposer aux partisans de ces deux doctrines une seule et même réponse: c'est que tous les pays de l'Europe, auxquels sont communs les maux que nous venons de signaler, vivent sous l'empire du catholicisme ou du libéralisme, plus ou moins prépondérans et appliqués à différens degrés: preuve incontestable que ni l'un ni l'autre n'a puissance de les faire cesser.

Le catholicisme, en effet, peut-il apaiser les différens des nations entre elles? Non; le catholicisme a laissé se dissoudre la grande unité sur laquelle il reposait, unité que son caractère principalement spirituel rendait d'ailleurs inhabile à combiner les intérêts temporels des peuples.—Le catholicisme peut-il opposer un frein au despotisme des gouvernans? Non; il a dit: «Rendez à César ce qui appartient à César», et il a consacré, sous le nom de droit divin, l'ancien dogme des races royales. Depuis la réforme, il n'a cessé de s'unir aux rois contre les peuples, et de commander à ceux-ci l'obéissance pour leurs maîtres. C'est uniquement lorsqu'il s'est trouvé en présence d'un pouvoir protestant ou philosophe qu'on a vu le catholicisme se faire momentanément le champion de la liberté, qu'il craignait de perdre pour lui-même; partout ailleurs il s'est montré ce qu'il se montre en Espagne, en Autriche, en Italie: tels sont les pays où les théories catholiques sont appliquées de la manière la plus complète. Quant au petit nombre d'hommes forts qui croient pouvoir conclure une alliance durable entre le catholicisme et la liberté, et qui pensent que par sa seule autorité morale il sortira victorieux d'une lutte où tous seront armés de la liberté d'examen et d'action, faisons-leur observer d'abord que cette seule tentative les place hors du giron de l'Église; mais ensuite admirons leur généreuse confiance, tout en nous souvenant nous-mêmes que le catholicisme tout puissant a succombé devant les ennemis que sa caducité voudrait aujourd'hui défier.—Le catholicisme est-il capable d'arracher la classe nombreuse à l'état d'exploitation où elle est maintenue par la transmission héréditaire de la richesse? non, puisqu'il a légitimé cette transmission par le précepte du droit divin; non, puisqu'il prêche l'humilité, l'obéissance passive, la résignation à tous les maux; non, puisqu'en recommandant la charité, il reconnaît l'existence d'une classe d'hommes destinée à vivre des bontés de l'autre; et, il y a quelques mois encore, un de ses défenseurs les plus orthodoxes déclarait que la mendicité est un fait d'ordre naturel, un fait nécessaire pour entretenir parmi les riches l'esprit de charité.—Le catholicisme enfin peut-il relever la femme de sa condition subalterne? non, encore non; car, au point de vue chrétien, la femme n'est qu'un dangereux objet de séduction, une créature presque profane: le genre humain lui doit sa chute.

Nous sera-t-il moins aisé de convaincre le libéralisme d'impuissance comme moyen d'ordre vis-à-vis de l'anarchie qui règne dans la société, lorsque cette anarchie n'est autre chose que l'application même des théories libérales? Ces théories, en effet, soit dans l'interprétation méticuleuse du constitutionnalisme, soit dans celle des démocrates, plus franche et plus conséquente, se présentent toujours comme une systématisation de la lutte entre les pouvoirs sociaux et entre les individus. Si le libéralisme consent à l'établissement d'un gouvernement, c'est pour attacher à chacune de ses divisions un contrepoids ou une surveillance: auprès du

roi une ou plusieurs assemblées législatives, auprès de l'armée une garde nationale, auprès des magistrats un jury, auprès des administrateurs des conseils chargés de contrôler leurs actes; échafaudage basé sur ce principe que tout pouvoir est enclin à nuire, que toute direction est nécessairement une oppression. Aussi les plus hardis logiciens du libéralisme voudraient-ils réduire l'autorité politique aux fonctions d'une simple police, chargée uniquement de réprimer les actes de violence, de retrancher de la société ceux qui pillent ou maltraitent les autres; laissant d'ailleurs chaque individu se débattre sans guide et sans appui au milieu du conflit des intérêts opposés: ils voudraient en un mot mettre en pratique la concurrence illimitée; état véritablement barbare, où rien ne protège le faible contre l'oppression du plus fort, et dont le desordre actuel, déjà si repoussant, ne saurait donner qu'une imparfaite idée.

Nous vous disions tout à l'heure, Messieurs, que le catholicisme avait réalisé de la morale évangélique tout ce qui était réalisable. Ceci va se trouver confirmé par une observation qui ne saurait manquer de vous frapper en ce moment: c'est que la critique des philosophes, des libéraux, pour battre en brèche le catholicisme, en a précisément appelé à ce qui n'était point réalisable dans l'Evangile; savoir, l'égalité chimérique des hommes. Cette idée, toute puissante de destruction contre une société composée de maîtres et d'esclaves, l'a été de nouveau contre le principe d'autorité absolue de la religion romaine. En ce sens, on peut regarder le libéralisme comme issu en ligne directe de la morale chrétienne, et l'on ne trouve plus rien de paradoxal dans l'invocation de Jésus-Christ par quelques démocrates des plus exaltés.

Ce n'est donc, Messieurs, vous le voyez, ni du libéralisme ni du catholicisme que l'on doit espérer la fin de la crise qui tourmente les sociétés européennes. Elle ne peut être amenée que par l'établissement d'une nouvelle doctrine générale qui unira, d'un lien à la fois spirituel et matériel, tous les peuples, tous les individus, en une immense famille; qui mettra en harmonie les principes si long-temps exclusifs de l'autorité et de la liberté; qui émancipera la femme; et qui, par un nouveau mode de classification basé uniquement sur les inégalités naturelles, fera participer tous les degrés de l'échelle humaine aux avantages sociaux.

Telle est, Messieurs, la doctrine que nous annonçons. Son but est sans doute noble et grand; tous vous l'avez désiré plus ou moins vaguement, car il est le rêve de tous les cœurs généreux; tous peut-être vous avez tenté de l'atteindre par des efforts pour la liberté. Lorsque la doctrine de Saint-Simon s'est présentée à nous, elle nous a trouvés fatigués de travailler sans relâche, au prix de notre repos, souvent de notre vie, en faveur de cette liberté, si puissante pour détruire, mais inhabile à édifier; le découragement s'emparait de nous; elle s'est présentée, et nos yeux se sont ouverts: nous avons reconnu en elle ce que nous avions cherché aveuglément jusque-là; et, comme le matelot qui vient d'échapper au naufrage, nous nous sommes écriés: *terre! terre!* et nous avons retrouvés en nous cent fois plus d'énergie et de persévérance que nous n'en avions jamais employé pour lutter contre le despotisme, pour abattre le passé.

Vous aussi, Messieurs, vous êtes jeunes, vous avez défendu la liberté, vous avez combattu pour elle, vous l'avez conquise, en la croyant suffisante pour assurer le bonheur des hommes; et vous êtes maintenant découragés en contemplant le résultat de tant de généreux efforts; car rien autour de vous n'est changé dans la condition de la classe nombreuse: comme auparavant, plus qu'auparavant, elle souffre, elle s'agite; vous avez déblayé le terrain pour un ordre nouveau; mais cet ordre est encore à produire; et ce n'est pas dans des machines de guerre qu'il en faut chercher les élémens.

Eh bien, quand vous nous aurez écoutés, quand vous nous aurez étudiés, non point comme on étudie un système curieux, mais comme on étudie une pensée dans laquelle on espère trouver l'avenir de la société; heureux alors, comme nous le sommes, de pouvoir marcher directement et d'un pas assuré vers cet avenir, vous n'hésiterez pas à mettre, comme nous, Saint-Simon au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

MISSIONS SAINT-SIMONIENNES.

MISSION DU MIDI.

Nous donnons ici le discours prononcé à Lyon par *Jean Reynaud, du second degré. Le Précurseur de Lyon* le rapporte textuellement, et rend ainsi compte de la séance:

« Cette séance a eu lieu samedi dernier dans la salle de la Loterie, en présence d'une assemblée de 12 à 1,500 personnes. Il y a eu quelque tumulte au-dehors, de la part de personnes qui n'avaient pu trouver place. La malveillance de quelques individus y était aussi, dit-on, pour quelque chose. Nous ne le croyons pas. En voulant protester par du bruit contre la nouvelle doctrine, ce serait contre la liberté qu'ils protesteraient. Fidèles à notre système de critique impartiale, nous publierons le résumé des discours de MM. Reynaud et Leroux, sauf à donner nos observations plus tard. »

DISCOURS DE REYNAUD.

Les disciples de Saint-Simon se présentent comme porteurs d'une parole nouvelle qui renferme pour l'avenir le bonheur et pour le présent l'espérance, qui est aussi le

bonheur. Avant même qu'ils n'aient pu faire connaître et sentir cette doctrine qu'ils annoncent, un premier fait doit frapper et faire pressentir quelque chose de grand et de nouveau : c'est cette manière large et tout empreinte d'une franche hardiesse de répandre et de communiquer leurs idées et leurs convictions. Sans doute que si dans la propagation de leurs opinions ils diffèrent tellement des divers partis qui s'agitent confusément aujourd'hui sur la scène, c'est qu'il est dans ces opinions *une force* qui a puissance de les différencier complétement des opérations légitimistes ou libérales. Aussi n'est-ce point pour faire connaître à la société quelque interprétation ingénieuse du dogme constitutionnel, quelque mode nouveau à employer dans la perception de l'impôt ou la convocation des colléges électoraux, que, quittant nos demeures, nous parcourons ainsi les villes et les provinces : si nous n'avions que cela à donner, certes, comme tant d'autres, enfermés dans la méditation solitaire de nos cabinets ou bornés à la conversation passagère des salons, nous nous contenterions de la froide émission de quelques feuilles imprimées, remettant à une brochure ou à un article de journal, le soin de répandre à l'aventure cette conception transitoire. Ainsi font les philosophes et les politiques.

Or nous étions des hommes que le vide et l'incertitude des idées qui alimentent aujourd'hui le monde fatiguait. Nous ne voulions plus de la légitimité féodale ; mais tout était dit sur cette matière, et nous n'étions pas gens à nous épouvanter grandement d'un fantôme. Nous voulions le bien du peuple, et l'on ne nous donnait pour satisfaire nos sympathies qu'un dogme illusoire de souveraineté qui faisait reculer tout le monde. Nous sentions que l'homme était fait pour aimer la société ; et il n'était rien qui, entre nous et elle, pût établir un lien réciproque d'affections et d'efforts. Depuis long-temps la science de la philosophie avait fait justice de ces mystères catholiques dont on avait bercé notre enfance ; et, égarés dans l'univers, nous nous trouvions comme jetés par une main inconnue qui ne nous avait enseigné ni d'où nous venions, ni où nous allions, ni ce que nous étions, au milieu de cette vie sombre et mystérieuse de l'humanité, qui nous apparaissait bizarre et fatale comme un rêve. Alors une parole est venue à nous, qui nous a dit ce qu'était cette humanité, et ce qu'elle avait à accomplir sur la terre ; ce que nous étions, nous, et ce que nous avions à aimer et à faire. C'était une de ces paroles puissantes, qui d'âge en âge pour le monde viennent tracer une route et montrer un progrès, qui d'âge en âge viennent ramener l'amour et créer un bonheur fondé sur une nouvelle base : c'était une de ces paroles qui raniment le cœur et y font descendre la vie et l'espérance. L'âge d'or, disait Saint-Simon, que l'imagination des poètes a placé dans le premier âge de l'humanité, dans ces temps de grossièreté et de barbarie, l'âge d'or n'est point derrière nous, il est au-devant ; nos pères ne l'ont point vu, nos enfans le verront, et c'est à nous de leur ouvrir la route. Les hommes, disait-il, sont faits pour marcher sans cesse vers un état universel d'association pacifique, où chacun sera classé suivant sa capacité et rétribué suivant son œuvre. Et comme nous doutions et n'osions nous livrer à une si éclatante prophétie, ne pouvant croire que l'humarité fût faite pour marcher au bonheur, il déroulait pour nous le livre de l'histoire, et, l'éclairant d'une lumière nouvelle, il nous montrait l'humanité tout entière s'avançant majestueusement depuis le jour de sa naissance dans cette route de progrès dont il nous signalait et le but et la récompense. Nous étions comme ce paralytique, plongés dans l'inaction, l'anéantissement et le dégoût de la vie ; et voilà que nous nous sommes levés, et que, nous réunissant de toutes parts, nous courons par le monde proclamant et répandant autour de nous cette vérité nouvelle qui ranime et console, versant l'amour de l'humanité et l'appelant à nous. Ainsi est fait le cœur de l'homme qu'il ne saurait tenir un secret de bonheur sans en être étouffé ; le malade ne sait point cacher le remède qui l'a sauvé de la mort. Lorsque jadis, en un coin obscur et ignoré de l'Asie, tomba une parole qui annonçait aux sociétés la fraternité universelle, quelques hommes la recueillirent, et quittant le rivage qu'ils habitaient, ils marchèrent et la firent connaître aux sociétés : elle grandit, se développa, et l'esclavage qu'elle flétrissait disparut de l'Europe. Et nous aussi nous avons recueilli une parole simple et féconde ; et nous aussi nous avons quitté nos filets et nos barques, et nous aussi nous annonçons une bonne nouvelle, et devant Saint-Simon l'antique privilége du droit de naissance disparaîtra flétri par notre religion.

Ici, pour ne point être taxé d'inutile rêverie ou de vague mysticisme, il importe que j'explique ce que nous entendons par ce mot de *religion*, qui, pour les uns, est dans notre bouche une folie rétrograde, et pour les autres, une prétention blasphématoire.

Lorsqu'il s'agit de ces grandes questions qui embrassent la vie de l'humanité, et devant lesquelles les siècles ne sont que des jours, il faut savoir sortir de l'étroite enceinte des conceptions mesquines que nous inspire la minute où nous vivons. Une religion n'est point dans ces mystères incompréhensibles dont on entoure son origine, de même que la vérité n'est point dans ces miracles qu'on prétend lui donner pour base. Une religion, et l'étymologie du mot l'indique assez, est un lien qui unit l'homme à la société, et à l'univers au milieu duquel il nage. Une religion nouvelle est un lien nouveau qui établit des rapports inconnus jusque-là. Certes, si le monde civilisé s'est réuni pendant un temps autour de la bannière du Christ, ce n'était point à cause de ces rayons et de ces chérubins dont on environne aujourd'hui son image, c'est que devant elle les hommes étaient tous égaux, et que c'était là ce que demandaient les besoins de l'époque. Si donc nos pères ont laissé aux églises cette bannière inutile, c'est qu'il était un autre drapeau sur lequel les besoins de l'humanité étaient écrits d'une manière plus nette et plus éclatante. Ainsi, à nos yeux, la révolution française fut aussi une période religieuse de cette impulsion de dix-huit cents ans imprimée par le christianime à l'Europe ; et ce fut elle qui acheva d'épuiser tout ce qu'il était encore de développemens à produire dans le principe de l'égalité chrétienne, et qui, par son impuissance à le conduire à un complète réalisation, témoigna hautement que cette idée fondamentale avait accompli tout ce qu'elle pouvait faire pour le perfectionnement des sociétés humaines.

Une religion n'a pas besoin de se présenter avec un cortége d'emblêmes fantastiques et de phénomènes insai-

sissables pour porter en elle une empreinte divine. Une religion, c'est un germe moral qui, jeté sur la terre, se développe et devient arbre, protégeant ses alentours d'un ombrage tutélaire. Aimez les hommes comme vos frères, disait Paul aux Romains: tout est là. Et en effet, en cette parole simple était la sentence de l'imposant colosse du moyen âge; en elle était la force qui devait briser les liens des esclaves, civiliser les barbares du Nord, et, plus tard, contenir dans leurs limites les nations orientales. Si, paraissant devant l'aréopage, l'apôtre sut faire comprendre ce Dieu inconnu, auquel, par un pressentiment d'avenir, on avait dressé des autels, c'est que, dans Athènes, quatre cents mille hommes languissaient dans les douleurs de la servitude pour alimenter de leurs sueurs vingt mille citoyens libres, et que ce Dieu inconnu devait les affranchir, non en jetant au milieu d'eux, comme au temps de Spartacus, une parole de guerre et de révolte, mais en versant sur leurs maîtres et sur eux une parole d'amour qui les unissait, non plus par une chaîne de fer, mais par un lien de fraternelle égalité. Les dogmes de l'immaculée conception ou de la transsubstantiation, encore peu connus à cette époque, n'eurent donc de valeur que parce qu'ils servirent à développer le principe fondamental qui seul leur avait donné naissance, parce qu'ils faisaient asseoir à la même table et boire à la même coupe le maître et l'esclave, le seigneur et le serf; parce qu'ils présentaient aux hommes un type de femme plus saint et plus parfait que celui de la Vénus antique, qui commençait à dégoûter l'univers.

Ce n'est donc point sur des idées aériennes et reléguées dans une sphère mystique tout en dehors des besoins et des nécessités politiques que se fondent les religions, et l'on serait mal venu à croire qu'une parole dont la réalisation doit transformer la vie de l'homme en lui donnant sur le monde et sur lui-même des conceptions toutes nouvelles, et doit rétablir l'harmonie des sociétés humaines, en leur donnant un ordre tout nouveau, on serait mal venu à croire que cette parole est une politique ou une philosophie; c'est ce que jusqu'ici on a nommé une *religion*.

Toutes les institutions sociales doivent tendre à l'amélioration progressive, sous le rapport moral, intellectuel et physique, de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse: voilà le but. Tous les privilèges dus au hasard de la naissance doivent être successivement abolis: et alors chacun doit être classé suivant sa capacité et rétribué suivant ses œuvres: voilà les moyens. Et de cet ensemble, mis en pratique par les hommes, du jour où comme nous ils sauront l'aimer, naîtra une association universelle fondée sur une échange d'amour et de travail.

Nous nous adressons principalement à ceux qui, catholiques par extrait de baptême, ont oublié le temple et ses prières, et à ceux qui, catholiques encore par habitude d'enfance, se sentent cependant comme instinctivement gênés et mal à l'aise dans l'étroite enceinte de l'église; et nous leur demandons si l'avenir est clair devant eux, et si cette carrière ténébreuse qui semble s'ouvrir sous leurs pas ne les force pas à reculer involontairement et à se cramponner au présent. Alors qu'ils écoutent des hommes qui veulent dissiper cette obscurité, en leur montrant du doigt un soleil nouveau qui se lève à l'horizon brillant et doux à la fois, pénétrant les cœurs d'une tendre chaleur, et répandant avec ses rayons sur le monde des torrens de vie, de poésie et de bonheur. Sous la restauration nous avions devant nous quelques masures féodales qui nous barraient la route; pleins d'espoir dans ce qu'elles cachaient à nos regards, voilà que vous les avez ardemment renversées, et aujourd'hui vous les foulez sous vos pieds; mais déçus dans vos rêves, vous n'apercevez au-delà qu'un épais brouillard où les plus clairvoyans distinguent à peine quelques fantômes fugitifs et insaisissables d'amélioration et de perfectionnement: et craignant un abîme, vous demeurez. Avancez donc, voici que le soleil éclaire la route des couleurs les plus brillantes, et voici qu'à son extrémité je vous montre un édifice plein de noblesse et d'élégance, temple et palais à la fois: c'est l'édifice d'avenir fait pour recevoir l'humanité tout entière.

Nous chercherons à vous montrer aujourd'hui comment les nations de la terre, formant autour de ce lieu de délice et de jouissance, comme une vaste ceinture, marchent incessamment vers lui, comme à leur insu, et guidées par une main providentielle; comment, dans l'origine, désunies et séparées, chancelantes à travers les inégalités et les précipices de la route, inconnues les unes aux autres, se heurtant et se choquant confusément, elles marchent, marchent toujours; comment, plus tard, resserrant le cercle, et déjà se tendant la main pour se guider et s'entr'aider mutuellement, elles s'harmonisent de plus en plus dans leur chœur immense et déjà s'apprêtent à élever leur voix vers le ciel, en saluant ce temple qui se découvre à leurs yeux reconnaissans; et comment la France, reine du monde, traînant l'Europe à sa suite, se prépare à faire dans le parvis son entrée majestueuse.

Après avoir ainsi exposé nos considérations sur la vie antérieure de l'humanité, nous exposerons, dans les séances suivantes, nos idées sur la propriété, comprenant l'organisation du travail dans le passé et dans l'avenir; nos idées sur l'éducation, comprenant le classement hiérarchique et la législation pénale et rémunératoire, et nous terminerons, enfin, par l'idée capitale et qui résume toutes les autres, L'IDÉE RELIGIEUSE, que je n'ai fait qu'effleurer en passant.

MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire le 15 du mois de mai, sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du Journal.

Toutes les lettres, paquets et envois d'argent, doivent être adressés francs de port au Bureau du Journal.